

MENSUEL  
**SOP**  
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 232, novembre 1998

## **ECHAPPER A LA VISCOSITE DE L'HISTOIRE**

Un entretien avec Olivier CLEMENT,  
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe  
Saint-Serge, à Paris

[Des extraits de cet entretien, parus dans la  
revue suisse *itinéraires*, ont été publiés  
dans SOP n° 231, pages 25 à 29]

Service orthodoxe  
de presse et d'information  
14, rue Victor-Hugo  
92400 COURBEVOIE  
Tél. 01 43 33 52 48  
Fax 01 43 33 86 72

Abonnements :  
Voir en dernière page

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 232.A

## Echapper à la viscosité de l'Histoire

A Ekaterinenbourg, le récent autodafé de livres d'éminents théologiens ouverts à la modernité et au dialogue a révélé l'inquiétante poussée de fièvre intégriste qui gagne une partie croissante de la Russie orthodoxe. En Grèce, les propos musclés du nouveau patriarche, Mgr Christodoulos, respirent le nationalisme et l'anti-occidentalisme. Entre ce que l'Eglise orthodoxe *est* dans sa profondeur spirituelle et liturgique et ce qu'elle *vit* dans son incarnation institutionnelle et historique, apparaît tout un champ de tensions et de contradictions révélées par les questions brûlantes du nationalisme, du rapport au pouvoir et à l'Etat, de l'antisémitisme, de l'oecuménisme et de la tradition. Etat des lieux avec l'un des meilleurs témoins de l'orthodoxie, l'écrivain et théologien Olivier Clément.

### *Comment l'Eglise orthodoxe se définit-elle ?*

Théologiquement, elle se définit comme le corps du Christ, le temple du Saint-Esprit et la participation au mode d'existence de Dieu, c'est-à-dire au mode d'existence de la Trinité, qui est unité dans la diversité. Un mode d'existence auquel nous sommes appelés à participer en tant que corps du Christ et sous les flammes de la Pentecôte.

D'abord, l'Eglise comme corps du Christ, c'est l'Eglise dans sa profondeur, unie autour de l'Evangile et de l'eucharistie. C'est la communauté eucharistique autour de son évêque, qui n'est pas un fragment d'une sorte de totalité abstraite, universelle, mais la manifestation de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique en un lieu donné. Bien entendu, toutes ces communautés eucharistiques locales sont en communion les unes avec les autres.

Ensuite, l'Eglise est le temple du Saint-Esprit dans la mesure où elle est une communion dans l'amour et la liberté, comme l'ont souligné les théologiens russes au XIX<sup>e</sup> siècle en utilisant le mot *sobornost*. L'accent est mis ici sur la conscience personnelle, mais en communion avec toutes les autres, car il n'y a pas de séparation entre la dimension christique et la dimension pneumatologique: c'est en Christ que nous sommes dans la communion du Saint-Esprit.

Enfin, à travers tout cela, il y a cette vision trinitaire de l'unité dans la diversité, aussi bien unité dans la diversité des consciences personnelles qu'unité dans la diversité de toutes les communautés eucharistiques. Si Dieu est amour, Il porte en lui le fondement même, la racine de cette communion qui nous est communiquée en Christ dans l'Esprit saint.

*Nous sommes ici dans une ecclésiologie de communion, dont le moteur – ferment et condition de l'unité – va être la conciliarité, notamment des évêques...*

Il y a en fait une triple conciliarité, qu'on pourrait d'ailleurs appeler aussi une triple succession de Pierre. Premièrement, tous les fidèles, dans la mesure où ils confessent la foi de Pierre, sont des successeurs de Pierre. Il y a ainsi une conciliarité qui est celle du peuple de Dieu tout entier, conciliarité aimantée non par des personnes bénéficiant d'une place particulière dans la hiérarchie, mais par des hommes et des femmes qui ont une expérience de sainteté et que nous appelons, dans l'Eglise orthodoxe, des personnes apostoliques; en russe, c'est le mot « starets » qui désigne ces êtres qui ont accédé à une connaissance-amour du mystère du Christ et de la Trinité.

Deuxièmement, l'Eglise, bien entendu, n'est pas seulement cette foi confessée ensemble; elle est aussi une participation, une vie commune attestée par la succession apostolique de l'épiscopat. Ainsi, la célébration orthodoxe du mystère eucharistique ne se fait pas d'une manière magique. L'Eglise ne possède pas magiquement son Seigneur, mais elle implore le Père d'envoyer son Esprit saint sur les fidèles et sur les dons (le pain et le vin), de sorte que, en participant au pain et au vin intégrés par l'Esprit au corps et au sang du Christ, les fidèles deviennent véritablement un seul corps. Là, tous les fidèles sont appelés à cette prière d'invocation qu'on appelle l'épiclèse; le rôle de l'évêque, et du prêtre qui le représente, est d'attester la fidélité de Dieu. Quand nous prions l'épiclèse, nous n'attendons pas Godot, mais nous savons que Dieu est fidèle. Donc, si toutes les communautés eucharistiques qui ont la même foi, qui participent au même corps et au même sang du Christ – car il n'y en a qu'un à travers le temps et l'espace – se définissent autour de l'évêque, tous ces évêques doivent être en communion. Comme disait saint Cyprien de Carthage, «ils siègent tous *in solidum* sur la chair de Pierre». Il y a donc une conciliarité, une synodalité de l'épiscopat qui structure véritablement l'Eglise et cimenter son unité et universalité.

Troisièmement, cette conciliarité va elle-même s'organiser autour de centres de communion et d'accord, où l'évêque reçoit de ses collègues des prérogatives pour veiller à cette circulation de vie et d'amour entre toutes les communautés eucharistiques, pour éviter qu'elles ne s'isolent les unes par rapport aux autres. Ces centres ont toujours été et sont encore multiples dans l'Eglise. Il y a d'abord la province autour du métropolitain, puis le patriarcat autour d'un évêque qui prend généralement le nom de patriarche. Enfin, un de ces patriarches va recevoir une primauté universelle pour être au service de la communion, primauté qui n'est pas au-dessus de l'Eglise, mais à l'intérieur de cette conciliarité épiscopale. Pendant le premier millénaire, cette primauté est revenue à l'évêque de Rome; aujourd'hui, ce rôle est assumé – dans des

conditions historiques de plus en plus difficiles – par l'évêque de Constantinople.

### *Combien y a-t-il de ces centres ?*

Historiquement, l'Eglise s'est organisée autour de ce qu'on a appelé la «pentarchie», c'est-à-dire les cinq grands patriarcats qui représentaient plutôt des aires de culture et de civilisation: Rome pour le monde latin, Constantinople pour le monde hellénique, Antioche pour le monde sémitique, Alexandrie pour le monde africain, Jérusalem pour l'Eglise qui fut véritablement la mère des Eglises.

Cette Eglise n'a cessé de s'adapter aux circonstances historiques, se sentant responsable des peuples qu'elle évangélisait. Ainsi, en Orient, l'Eglise a un lien très profond avec les différents peuples au sein desquels elle se trouve. Elle protège ces peuples, préserve leur survie; elle a sauvé leurs langues et leurs coutumes au temps des invasions étrangères, notamment de l'islam qui a recouvert tout le monde balkanique et aussi tout le Proche-Orient.

Au moment où elles se sont formées, les nations se sont dotées chacune d'une forme d'indépendance ecclésiastique, en prenant le nom d'Eglises autocéphales; autrement dit, ces Eglises désignent elles-mêmes leur primat, tous ces primats étant bien entendu reconnus les uns par les autres et d'abord par le premier d'entre eux, le Patriarche de Constantinople. C'est ainsi maintenant que nous avons aussi les patriarcats de Russie, de Roumanie, de Bulgarie, de Serbie, l'Eglise de Grèce, etc.

### *En quoi cette vision orthodoxe de l'Eglise, proche de l'esprit du christianisme des premiers siècles, est-elle différente du catholicisme et du protestantisme ?*

D'une certaine manière, l'Orient et l'Occident chrétien ont évolué en sens inverse. L'orthodoxie est allée vers une diversité toujours plus grande, avec une difficulté croissante à exprimer et surtout à vivre réellement l'unité et l'universalité de l'Eglise. Au contraire, le catholicisme a évolué vers une centralisation de plus en plus forte autour de Rome, quitte d'ailleurs à ne plus pouvoir exprimer la diversité des cultures et des nations, ce qui, pour une bonne part, explique la réaction de la Réforme. Le protestantisme, à son tour, va connaître un éclatement, non seulement selon les nationalités et les ethnies, mais aussi dans le domaine de la pensée, de la doctrine. Nous sommes là aux antipodes de l'Eglise orthodoxe qui, tout en se multipliant et se diversifiant, a gardé une foi «une», d'une rigueur extrême, exprimée par la liturgie, la tradition des Pères de l'Eglises, la prière des moines, etc.

*Vous parlez de la «tradition». Ce mot est souvent mal compris...*

Même parmi les orthodoxes, d'ailleurs. La tradition, au sens profond, c'est la Pentecôte continuée, la vie du Saint-Esprit dans le corps du Christ. En quelque sorte, tout est donné aux hommes: Dieu donne tout ce qu'Il peut donner dans son Christ, c'est une richesse absolument inépuisable. Et l'Esprit saint, selon les temps et les lieux de l'Histoire, selon les demandes des différents peuples, va extraire des réponses de ce trésor. Ce n'est pas l'Histoire qui est une révélation, mais la révélation qui doit répondre aux questionnements toujours renouvelés de l'Histoire. La tradition, c'est cette fidélité créatrice au message christique, cette transmission créatrice de la foi apostolique. En ce sens, la vraie tradition n'est pas du tout une immobilisation, mais une vie, une création permanente, puisque l'Esprit est un esprit de nouveauté. Des premiers siècles à aujourd'hui, l'Eglise orthodoxe a évolué de manière extrêmement diverse; si elle a certes connu des phases tantôt d'extraordinaire créativité et renouveau, tantôt d'immobilisation – mais jamais partout au même moment et jamais dans tous les domaines –, sa création en matière théologique, iconographique et musicale n'a jamais cessé.

*La vision que vous venez de brosser de l'Eglise orthodoxe est très belle, très séduisante. Mais n'est-elle pas un peu théorique, idéale ? Autrement dit, correspond-elle à la réalité vécue, historique et actuelle, de l'Eglise? L'image de l'orthodoxie qui est apparue ces dernières années est plutôt celle d'une Eglise divisée et bloquée à plusieurs niveaux, en panne de conciliarité et de communication, en proie aux vieux démons nationalistes, tentée par certaines formes d'intégrisme et d'anti-œcuménisme, etc. Et une telle image, moins glorieuse, n'est à l'évidence pas seulement le produit d'un soit-disant complot médiatique de l'Occident. Elle est bien le reflet d'une réalité.*

L'un des grands problèmes qui a pesé, et qui pèse encore sur toutes les Eglises orthodoxes, c'est le problème du pouvoir et de la relation avec le pouvoir d'Etat. Dans le monde catholique, finalement, c'est le pape qui est devenu l'empereur. Dans le monde byzantin, il y avait un pouvoir bicéphale: d'un côté, l'empereur et, de l'autre, non pas le patriarche – qui était en fait plus ou moins aux mains de l'empereur –, mais les moines. Il y avait donc une culture double, l'empereur représentant tout l'héritage de la sagesse, de la beauté, de l'art et de l'humanisme antiques, et les moines représentant cette prophétie du Royaume qui dépasse la culture, capables de résister âprement à l'empereur si celui-ci voulait intervenir dans le domaine de la doctrine et des mœurs. Mais que s'est-il passé? D'abord, l'Empire n'a cessé de se rétrécir; et plus il devenait petit, plus il affirmait son universalité.

Là-dessus ont commencé de naître les nations. Certaines, comme la Serbie par exemple, ont voulu aussi être des candidates à l'Empire. D'où l'émergence

d'un messianisme national, qui est un trait assez répandu dans le monde orthodoxe.

Ensuite, il y a eu le fait que l'Eglise, face aux invasions – turques, ottomanes surtout –, s'est efforcée de préserver la réalité profonde de chaque peuple qu'elle bénissait. Cela, souvent douloureusement, au prix de nombreux martyrs. Ainsi, quand ces peuples, petit à petit, ont acquis leur indépendance, ils ont eu tendance à considérer que l'Eglise – qui bénissait leur culture – était une dimension de cette culture. D'où un renversement progressif: au lieu de dépasser la culture qu'elle bénit, de transcender la nation qu'elle protège, l'Eglise a eu tendance à être considérée – voire à se considérer – comme un compartiment de la vie nationale, comme une composante de la culture nationale, non dénuée d'ailleurs d'un certain messianisme, russe, serbe ou grec. Résultat: on est arrivé peu à peu à une conception tout à fait faussée de l'Eglise, à une ecclésiologie « ethnique » où, finalement, on est grec donc on est orthodoxe, on est orthodoxe parce qu'on est serbe, etc. Pire, on se dit orthodoxe non pas pour être chrétien, mais pour affirmer une identité serbe, roumaine ou russe.

***Même si on est athée ou pas baptisé, d'ailleurs....***

Absolument. Les deux tiers des Serbes ne sont pas baptisés, mais cela ne les a pas empêchés de se battre soi-disant pour l'orthodoxie. Ce qui n'était jamais le cas – je tiens à le préciser – du patriarche Paul de Serbie, qui est un vieil homme de prière et de souffrance, qui a fait ce qu'il a pu pour sauvegarder la paix. Mais les chefs de guerre qui vivaient d'une manière tout à fait chaotique et qui souvent n'étaient pas baptisés, prétendaient défendre l'orthodoxie.

***Pour être tout à fait honnête, il faut reconnaître qu'il y a aussi eu, dans la guerre civile en ex-Yougoslavie, de la part de certains hiérarques et membres du clergé, des attitudes pour le moins ambiguës, pour ne pas dire franchement nationalistes et pas vraiment source de paix et de réconciliation...***

En devenant une dimension de la culture, de l'identité nationale, de l'appartenance ethnique, l'orthodoxie risque de se définir « contre » les autres et, par là-même, de se transformer ou d'être transformée en idéologie. Mais cela ne date pas d'aujourd'hui; les patriarches de Constantinople s'en sont rendus compte il y a longtemps déjà. Le dernier concile qu'ils ont réuni, en 1872, a condamné avec une extrême rigueur ce qu'il a appelé le « phylétisme » ou « ethnophylétisme », c'est-à-dire le fait de confondre l'Eglise avec une appartenance nationale. C'est ce que nous devons refuser de toutes nos forces si nous voulons que l'orthodoxie témoigne vraiment de l'amour du Christ.

*Malheureusement, le fossé reste encore grand entre le discours et la réalité. En Occident, dans ce qu'on appelle curieusement la «diaspora», la plupart des paroisses gardent un caractère ethnique très fort. Ce lien quasi sacré avec l'Eglise-mère fait que dans une ville comme Paris on se retrouve avec huit évêques, alors que l'ecclésiologie orthodoxe de l'Eglise locale voudrait qu'il n'y en ait qu'un.*

A New York, il y en a même dix-sept, ce qui est pire! Si l'orthodoxie était conforme à l'ecclésiologie qu'elle professe, il ne devrait effectivement y avoir qu'un évêque par ville, ce qui n'empêcherait nullement l'existence de paroisses de langues différentes. Mais, en Occident, notre Eglise est très composite à l'heure actuelle. Elle est divisée entre deux tendances: d'un côté, un courant de fidélité aux Eglises nationales représentées par leur évêque; de l'autre, un courant qui désire une meilleure organisation et structuration locale de l'Eglise.

Si le premier courant reste dominant, le second progresse. Ainsi, une commission panorthodoxe a conseillé l'établissement d'assemblées d'évêques canoniques par pays, en Europe occidentale. C'est ce qui s'est passé récemment en France avec la création, à Paris, d'une assemblée qui réunit tous les évêques canoniques du pays et qui s'est dotée de commissions appelées à travailler dans les différents domaines de l'information, de la liturgie, de la pensée théologique, des rencontres oecuméniques, des médias, au nom de l'orthodoxie tout entière. Il y a là un important pas en avant, même s'il n'est pas toujours fait avec une très grande joie, un très grand enthousiasme par nos évêques qui se sentent fortement liés à leur patrie respective et qui ont peur... De fait, il y a là l'ébauche d'un modèle intermédiaire qui devrait, pourrait aboutir à l'organisation de synodes par pays.

*En lien avec cette question de l'identité nationale est le problème, tout aussi crucial, des relations souvent ambiguës de l'Eglise avec le pouvoir, avec l'Etat. On l'a vu récemment avec la nouvelle loi sur la liberté religieuse en Russie qui limite les droits d'autres communautés, que ce soit les sectes ou l'Eglise catholique...*

Cette loi est une chose très triste. Très longtemps, le patriarche Alexis II a dit: «Pas de confusion entre le politique et le spirituel. Nous sommes une Eglise indépendante. Nous avons trouvé la liberté que nous devons aménager et vivre.» Et puis sont venus, d'une part, un déferlement de sectes sur la Russie, d'autre part une vague d'intégrisme qui empêche les réformes et pousse nombre d'intellectuels et de jeunes à quitter l'Eglise orthodoxe parfois pour rejoindre des groupes soit protestants soit catholiques, plus ouverts et accueillants. D'où la réaction des orthodoxes qui déclarent: «Nous protégeons l'Etat, alors que l'Etat russe nous protège!» De fait, c'est moins le contenu de cette loi qui fait

problème que ce dont elle témoigne: le rêve de redevenir une Eglise d'Etat, LA religion de la Russie car inséparable de sa culture et de son identité.

*Cette dérive nationalo-identitaire des Eglises orthodoxes n'est-elle pas précisément l'un des grands obstacles au bon fonctionnement de la conciliarité? Aujourd'hui, on a l'impression que les patriarchats se regardent en chiens de faïence plus qu'ils ne communiquent vraiment, quand ils n'entrent pas en conflit ouvert comme Moscou et Constantinople qui sont même allés récemment jusqu'à une rupture de communion pour des questions d'ordre juridictionnel à propos de paroisses ukrainiennes et estoniennes.*

Rupture temporaire, heureusement. La chute du mur de Berlin a, d'une certaine manière, réactivé le vieux conflit entre la Deuxième Rome (Constantinople) et la Troisième Rome, titre que l'Eglise russe s'était donné au début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui fut abandonné par le grand Concile de Moscou de 1666-67, mais qui est resté plus ou moins sous-jacent. De fait, l'Eglise russe est aujourd'hui clairement l'Eglise orthodoxe la plus importante. Constantinople, en revanche, est une Eglise terriblement affaiblie par l'Histoire, surtout par la crise de Chypre dans les années 60, qui a provoqué de véritables pogroms contre les Grecs en Turquie. Il reste très peu de chrétiens orthodoxes à Constantinople – les chiffres varient entre 2000 et 5000 –, l'Ecole de théologie de Halki est toujours fermée, etc. Le patriarcat de Constantinople doit sa force – qui est réelle, d'ailleurs – surtout à la «diaspora» et à ses territoires dans le monde hellénique (Dodécanèse, Rhodes).

*Mais du coup, cette situation freine, sinon bloque l'émergence d'une Eglise locale, «déethnalisée», dans cette même «diaspora», comme on l'a vu récemment en Amérique...*

Oui, c'est tout le problème du patriarcat de Constantinople. Est-ce qu'il arrivera à choisir entre une attitude qui est une défense de l'hellénisme à travers le monde, et une attitude de responsabilité de l'unité et de l'universalité de l'Eglise orthodoxe, qui devrait l'amener à venir au secours des communautés plus ou moins délaissées et favoriser l'émergence d'Eglises vraiment locales, au sens aussi culturel du terme. Je crois que le patriarche actuel est un homme jeune, intelligent, de vie spirituelle profonde, mais qu'il n'a pas pu totalement choisir, jusqu'à présent. Il y a une certaine ambiguïté dans son attitude. Mais il est sûr que beaucoup de choses vont se jouer là.

*Par rapport à cette défense de l'hellénisme, une situation tragique, pour ne pas dire scandaleuse, est celle du Patriarcat de Jérusalem où l'épiscopat, exclusivement grec, est complètement coupé du peuple, arabe.*

Il y a une orthodoxie arabe vivante dans le patriarcat d'Antioche, qui couvre notamment des pays comme la Syrie et le Liban. Ce qui s'est passé, c'est qu'après la chute de Constantinople en 1453, les Ottomans ont institué le système des «milletts», c'est-à-dire des groupes qui avaient une existence inséparablement civile et religieuse. Le patriarche de Constantinople a alors été promu par le sultan chef du «millet» orthodoxe. Il en a profité pour mettre en place, dans les anciens patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, des patriarches et un épiscopat grecs. Cette situation, depuis, a changé. A Antioche, en particulier, grâce à l'appui de l'Eglise russe à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le patriarche et l'épiscopat sont devenu arabes. A Alexandrie, c'est entre les deux: le patriarche est grec, mais des évêques sont africains. En revanche, Jérusalem reste une colonie ecclésiastique de la Grèce! Le peuple est arabe, les prêtres – qui sont mariés et donc ne peuvent pas devenir évêques ni patriarches – sont arabes, mais le patriarcat importe des îles grecques des petits garçons pour les instruire, les former et en faire des futurs évêques. Résultat: un fossé complet entre les autorités ecclésiastiques et le peuple. Quand j'étais à Jérusalem, j'ai eu l'occasion de parler avec des intellectuels palestiniens, arabes et chrétiens, un médecin et un professeur qui me disaient : «Nous n'avons rien de commun avec le patriarcat.». Pour ne rien arranger, c'est un patriarcat très conservateur qui, en plus, brade les terres de l'Eglise en les vendant à l'Etat d'Israël. Mais le plus grave, c'est qu'ainsi le patriarcat grec de Jérusalem ne remplit pas le rôle de témoin qu'il devrait jouer. Quand on pense aux flux de pèlerins, de touristes qui vont en Israël, qui sont en général bien accueillis par les responsables des différentes communautés chrétiennes qui se sont développées là-bas, mais plutôt mal par le patriarcat orthodoxe...

*Tout cela ne facilite pas la conciliarité entre les diverses Eglises...*

Evidemment. Si la conciliarité fonctionne plus ou moins bien localement, dans le cadre des Eglises autocéphales, il faut reconnaître qu'il n'en va pas de même à l'échelle universelle. Ce fut d'ailleurs le grand souci de feu le patriarche de Constantinople, Athénagoras Ier. Convaincu qu'il fallait absolument rassembler l'orthodoxie, il a convoqué des conférences dans les années 60. Et contrairement à ce que la plupart prédisaient – qui voyaient les évêques ainsi rassemblés se chamailler épouvantablement, d'autant plus que certains venaient d'au-delà du rideau de fer et que d'autres appartenaient au «monde libre» –, ces réunions panorthodoxes ont été parfaitement réussies. Un vrai miracle de l'unité! C'est alors qu'Athénagoras a lancé l'idée d'un grand concile panorthodoxe, idée qui a été poursuivie par ses successeurs, Dimitrios Ier et aujourd'hui par Bartholomée Ier. Tout en étant très sceptique sur son organisation concrète, il pensait qu'un tel projet pouvait servir de ferment à la fraternité orthodoxe, en obligeant toutes les Eglises à prendre l'habitude de se rencontrer et de travailler ensemble. De même, à peu près à la même époque,

s'est créé Syndesmos, un mouvement qui rassemble des jeunes orthodoxes du monde entier dans des rencontres assez régulières.

*Si Syndesmos connaît aujourd'hui un vrai renouveau, une étonnante vitalité, le grand concile panorthodoxe semble, en revanche, bien en panne?*

Il l'est, et j'aurais presque envie de dire: tant mieux. Car dans la situation actuelle, on risquerait d'avoir un concile intégriste, qui renierait l'œcuménisme, amènerait les orthodoxes à se retirer du Conseil œcuménique des Eglises (COE), durcirait les positions conservatrices. Il faut attendre qu'une nouvelle génération d'évêques, plus ouverts, commence à s'affirmer. Et elle finira par s'affirmer.

*Mais pourquoi un tel retard dans ce concile?*

En grande partie à cause de l'Histoire. Il ne faut pas oublier que la plupart des évêques qui président aux destinées de l'Eglise orthodoxe dans les pays de l'Est, ont été mis en place avant la chute du mur de Berlin, à une époque qu'on a gentiment appelé le «temps de la stagnation», où il s'agissait avant tout de durer dans un climat difficile, par rapport à un pouvoir hostile. Autrement dit, ce sont des évêques qui ont pris l'habitude d'un certain immobilisme. Après l'écroulement du communisme européen, l'Eglise orthodoxe a retrouvé sa liberté, mais elle est confrontée à des sociétés détruites, sans plus aucun repère chrétien. A mon avis, la sécularisation des pays orthodoxes sous les régimes communistes a été terrible, plus forte – car imposée de l'extérieur – que la sécularisation des pays occidentaux où elle est née d'une évolution progressive et locale, spirituelle, psychologique et sociologique. Résultat? Aujourd'hui, les gens se raccrochent à la seule réalité qui leur reste: leur langue, leurs terres, leur histoire – plus ou moins bien connue –, leur nationalité. D'où une sorte d'affirmation identitaire farouche, d'autant plus forte que l'Occident n'a pas été d'une très grande habileté. Car, depuis la chute du mur, les pays de l'ex-bloc communiste ont été envahis par toutes les sous-valeurs ou contre-valeurs de l'Occident. Si celui-ci est – au plus haut niveau – une culture de l'hypothèse, du dialogue, de l'esprit critique, du respect de l'autre, il est aussi – au plus bas niveau – une culture de la surconsommation, de la permissivité, de la drogue, de la violence. Des sectes innombrables – notamment américaines et japonaises – ont ainsi déferlé sur les pays de l'Est. Quant à l'Eglise catholique, elle ne s'est pas montrée, au début, d'une très grande discrétion; elle a, par exemple, établi un réseau d'administrateurs apostoliques en Russie, sans aucune consultation des autorités locales, comme si elle occupait un espace vide. Il y a eu également cette reconnaissance prématurée de la Croatie par le Vatican, quand la Yougoslavie a commencé à se décomposer; cela, alors que, pendant la Seconde Guerre mondiale, la Croatie avait connu un épouvantable massacre des Serbes orthodoxes – au nombre peut-être de 700'000 – par les Croates catholiques, que

240'000 Serbes avaient été contraints au baptême et que le dictateur responsable de ces massacres a fini par se réfugier à Rome, où il a été abrité par certains milieux du Vatican qui l'ont fait passer en Amérique latine! Ces choses-là, évidemment, sont restées très présentes dans la mémoire du peuple serbe.

Bref, il y a eu toutes ces maladresses. Elles sont, actuellement, heureusement dépassées, car ni le COE ni le pape Jean-Paul II ne souhaitent une politique de prosélytisme et de conversion en Russie. Mais la vieille méfiance du monde orthodoxe par rapport à un Occident conquérant a été réveillée. D'où la situation actuelle qui est une formidable crise d'intégrisme, une révolte identitaire qui participe à la révolte générale des Orientaux contre l'Occident, des cultures «périphériques» contre la culture matériellement dominante du «centre».

*Dans la tragédie de la Bosnie, ce qui m'a frappé, c'est le réveil, en Grèce notamment, d'un vieux fond anti-catholique qui, allié au fort sentiment anti-turc, a donné lieu à des discours assez délirants sur une soit-disante conspiration entre l'islam et l'Eglise catholique pour détruire les peuples orthodoxes...*

C'est effectivement le thème du complot qui est une idée très forte, liée à une psychologie de la persécution: tout le monde veut détruire l'orthodoxie, mais «nous sommes le petit reste qui va la sauver»...

*Au coeur de ce soit-disant complot, se trouve bien sûr la figure du juif. Il y a dans certains pays orthodoxes, notamment en Russie, une vieille tradition antisémite. Qu'en est-il aujourd'hui ?*

Ici, il faut voir deux choses. D'abord, il y a l'antisémitisme traditionnel du monde chrétien qui, en Occident, a pu être en bonne partie surmonté à cause du choc de la Shoah, des nombreuses recherches qui ont été entreprises, des démarches de l'Eglise catholique – la visite du Pape à la synagogue, le récent repentir de l'Eglise de France, etc. –, de toute une pédagogie qui s'est développée par rapport à cette question. Aujourd'hui, la Shoah est quelque chose de tellement présent dans la mémoire de l'Europe occidentale que l'antisémitisme y est devenu presque impossible, tant il est disqualifiant.

A l'Est, on n'a rien connu de tout cela. Au contraire, la Révolution russe a été faite par des bolcheviques qui, bien que non croyants et complètement déjudaïsés, étaient en majorité d'origine juive. Il est certain qu'il y a eu dans le communisme comme un souffle messianique, sécularisé; c'est d'ailleurs peut-être le dernier mouvement messianique né de la source judéo-chrétienne. Alors, les braves gens qui sont mis en présence de toutes les horreurs du communisme disent: «Ce n'est pas nous, ce sont les juifs qui ont voulu détruire l'Eglise!» Ce phénomène a plutôt renforcé l'antisémitisme traditionnel. Dans les pays et

milieux arabes, surtout palestinien et arabo-chrétiens, c'est surtout l'établissement de l'Etat d'Israël qui, générant un antisionisme féroce, a fortifié un antijudaïsme traditionnel.

Une autre cause, cette fois-ci tout à fait paradoxale, du sentiment antisémite, est le sémitisme profond du monde orthodoxe. De toutes les Eglises chrétiennes, l'Eglise orthodoxe est sans doute celle qui est la plus proche de la sensibilité et des attitudes du monde juif, donc de ses origines, que ce soit par la pratique du rite, le sentiment d'appartenance identitaire, le messianisme nationalo-religieux. Mais c'est bien là toute la question: si l'on se considère comme un peuple élu, comment peut-il y en avoir un deuxième?

Bien entendu, il faudrait regarder tout cela de plus près. Car la question et les réalités sont très complexes. S'il y a eu des pogroms dans la Russie tsariste, il y a aussi eu toute une série de grands penseurs religieux qui ont été très proches de la pensée juive. Ainsi Vladimir Soloviev, qui avait appris l'hébreu auprès d'un rabin, a étudié la Cabbale, est mort en priant pour le peuple juif et, dans une célèbre parabole, montre que l'Antéchrist est finalement défait par l'insurrection du peuple juif. Ainsi, également, Nicolas Berdiaev ou le père Serge Boulgakov se sont beaucoup référés à la mystique juive. Plus tard, en France, dans les années 30 et 40, des personnalités comme la mère Marie Skobtsov et le père Dimitri Klépinine ont abrité et sauvé des milliers de juifs, ce qui leur a valu d'être arrêtés, déportés et assassinés dans les camps. Pendant son interrogatoire, alors que la Gestapo lui demandait pourquoi il s'intéressait aux juifs, le père Dimitri répondit en montrant sa croix pectorale: «Et que faites-vous de ce juif-là? » Ces dernières années, lors d'un voyage aux Etats-Unis, le patriarche de Moscou Alexis II est allé à la synagogue de New York où il a fait une nette déclaration contre l'antisémitisme. Il n'a pas été très bien reçu en rentrant en Russie – certains prêtres des régions de Pskov et de Novgorod ont même déclaré ne plus vouloir le mentionner dans leurs prières –, mais les choses se sont calmées.

***L'une des conséquences de cette révolte est une forte crise d'urticaire anti-œcuménique. A preuve, par exemple, le piétinement de nombreuses commissions de dialogue, la sortie fracassante de l'Eglise georgienne du COE,...***

Ou, plus récemment, l'accueil épouvantable réservé à la délégation du COE – composée du secrétaire général Konrad Raiser et de plusieurs orthodoxes – dans plusieurs endroits de Russie, comme à l'Académie de théologie de Sergei Possad où les étudiants et les professeurs les ont insultés, ont fait des signes de croix sur eux comme s'il fallait les exorciser!

Une grande partie de cet anti-œcuménisme est, de fait, le fruit de l'ignorance. On ne connaît pas et on ne veut pas connaître l'Occident. Par exemple, les voyages du pape: alors qu'ils sont abondamment couverts par les

médias occidentaux, jamais ils ne seront présentés sur les écrans des pays de l'Est, en Grèce, en Roumanie ou en Russie. Autre exemple, un important texte d'accord a été signé en 1994 par la grande commission mixte catholique-orthodoxe à Balamand (Liban), accord par lequel les catholiques s'engagent à renoncer à toute politique d'uniatisme et de prosélytisme et les orthodoxes à respecter les communautés uniates et grecques-catholiques qui existent aujourd'hui. Or, ce texte a été diffusé sous des formes mensongères, absolument falsifiées en Russie, pour faire croire aux gens que c'était, en fait une capitulation de l'orthodoxie, comme si l'Eglise orthodoxe avait accepté de devenir une immense Eglise uniате!

Il en va de même du COE. Toutes ses recherches – notamment dans les domaines de l'inculturation, de la rencontre des autres religions et cultures – sont très mal ressenties par les orthodoxes, qui ont l'impression d'être insuffisamment représentés. Ici, il faudrait faire toute une analyse de la politique des Etats et des Eglises de l'Est à l'égard du COE à l'époque communiste. A la source des crispations actuelles, on trouve cette idée – très répandue – que l'oecuménisme était une invention des communistes imposée à l'Eglise orthodoxe; maintenant que le communisme est fini, l'oecuménisme n'aurait plus de raison d'être.

### *Que représentent ces forces anti-œcuméniques dans l'Eglise ?*

Elles sont importantes, mais, heureusement, toute l'Eglise orthodoxe ne pense pas ainsi. Lors de son récent voyage en Russie, la délégation du COE a aussi rencontré, dans les couloirs, des personnes, des jeunes, des étudiants qui leur ont dit: « Vous savez, nous ne sommes pas tous comme ça, nous nous intéressons à ce que vous représentez, à ce que vous cherchez, tenez-nous au courant. » Malheureusement, ils n'osent souvent pas ouvrir la bouche. Il y a dans un pays comme la Russie une espèce de terrorisme intellectuel, que l'on retrouve aussi dans des lieux comme le mont Athos. Presqu'île au Nord-Est de la Grèce où vivent quelque 1600 moines, l'Athos est un lieu merveilleux, d'une beauté extraordinaire, habité et animé d'une force, d'une puissance et d'une profondeur de prière tout à fait étonnantes. Mais si les vieux moines, qui sont des hommes de paix, se taisent, les jeunes, souvent très idéologues, peuvent exercer un véritable terrorisme intellectuel. Si vous leur dites, par exemple, que «François d'Assise était un saint », même les plus cultivés d'entre eux sont capables de vous répondre: «Non, c'était peut-être un grand homme, mais certainement pas un saint, parce qu'il n'était pas orthodoxe»!

Cela dit, le monde orthodoxe est vaste et pluriel, beaucoup plus que tous ces gens qui font beaucoup de bruit. Pour ne prendre que l'exemple de la Russie, il y a beaucoup de bonnes choses qui se développent; par exemple, des prêtres russifient discrètement le slavon, la communion fréquente s'introduit un peu partout, les activités d'entraide se multiplient, de petits groupes

d'intellectuels commencent à exprimer la tradition orthodoxe d'une manière vivante et créatrice, des revues apparaissent autour de petites sociétés de pensée, etc. Certes, tout cela fleurit souvent aux marches de l'Eglise, mais il y a là un avenir qui se construit ainsi, soit avec la foi humble et profonde des simples, soit avec la recherche d'intellectuels encore un peu marginaux. Il faut être patient.

*Des phénomènes de blocage ne se manifestent pas seulement au niveau des relations oecuméniques, mais aussi dans les relations avec les Eglises préchalcedoniennes, ces Eglises – copte, syriaque, etc. – qui n'ont pas adhéré au Concile de Chalcedoine en 451, lequel affirme que le Christ est pleinement homme et pleinement Dieu. Aujourd'hui, après des années de discussions et d'études, on sait que le différend était moins sur le fond que sur la forme, moins sur le contenu du dogme que sur son expression. Les obstacles théologiques à un rétablissement de la pleine communion semblent levés, et pourtant rien ne bouge.*

Ce blocage est un phénomène que je qualifierais de «viscosité historique». La situation est telle actuellement dans le monde orthodoxe que rien ne peut bouger. Rien! Il y a eu beaucoup d'accords conclus, d'abord officieux, puis officiels, qui affirment l'existence d'une communauté de foi et donc la possibilité d'un rétablissement de la communion. Mais il y a eu depuis toutes sortes de crispations, de refus, de peurs, et finalement personne n'a fait un pas. Certains ont mis en doute la «sincérité» de ces «monophysites», d'autres comme les moines du mont Athos ont exigé la reconnaissance non seulement de Chalcedoine, mais des sept Conciles oecuméniques considérés comme sacrés. Il faut dire aussi que certaines Eglises préchalcedoniennes – les coptes notamment – ne se sont pas montrées non plus très accueillantes...

*Ce «terrorisme intellectuel», cette «viscosité historique» se manifestent non seulement face à l'extérieur, face à «l'autre», mais aussi à l'intérieur de l'Eglise via une opposition à toute réforme, notamment liturgique.*

C'est extrêmement net à l'heure actuelle. Il y a effectivement une forme de piétisme liturgique, de ritualisme qui envahit certains pays orthodoxes et qui se manifeste par une sacralisation immobile des rites, de la langue liturgique, de certaines pratiques coutumières.

C'est très dommage, parce que cela entrave toute une dynamique de renouveau et d'ouverture qui est absolument nécessaire aujourd'hui. Vous connaissez les malheurs qui sont arrivés au père Georges Kotchetkov à Moscou. Il avait organisé un réseau tout à fait remarquable de catéchuménat, notamment pour adultes se préparant au baptême. Afin de rendre la liturgie plus compréhensible et de permettre une meilleure participation du peuple, il avait

commencer de russifier le slavon. Il avait aussi introduit dans les offices des lectures de l'Ancien Testament, une prédication développée, la communion fréquente, etc. Sa paroisse, dont le rayonnement s'étendait bien au-delà de Moscou, était notamment très fréquentée par des intellectuels et des jeunes.

A cause de ces «innovations», le père Kotchetkov a été violemment attaqué par les conservateurs, pour qui tout a toujours été la même chose dans l'Eglise, qui s'imaginent que la situation actuelle dont ils ont héritée – qu'ils ont, pour certains il est vrai, défendue au prix de leur vie pendant la période communiste – a toujours existé sous ses formes actuelles, que le Christ sans doute prêchait en slavon, que les églises ont toujours eu une iconostase, etc. Pour ces gens-là, qui vivent dans la peur, tout changement est perçu comme une trahison.

C'est, en fait, une défiguration de la tradition, le signe d'une incompréhension de son sens profond. Parfois, dans l'Eglise orthodoxe, nous avons l'impression que nous n'osons plus penser, puisque les Pères ont tout dit; nous n'osons plus peindre des icônes nouvelles ou différentes, puisque que tout a été peint. Or, la vraie tradition n'est pas transmission immobile et répétitive de ce qui existe, mais création dans la fidélité. Source d'unité, elle n'est pas uniformisation, mais diversité.

Ainsi, l'Eglise orthodoxe est traditionnellement polyglotte; normalement, elle doit célébrer dans la langue des gens qui participent à la célébration, dans la langue du peuple. Après tout, il ne faut pas oublier que ce sont justement des grands missionnaires byzantins, Cyrille et Méthode, qui ont commencé l'évangélisation des Slaves et créé littéralement la langue slave comme langue écrite d'où a surgi le slavon d'église.

L'Eglise orthodoxe est une «Eglise de mémoire». En cela, elle peut constituer un témoignage essentiel pour les confessions occidentales qui sont, elles, menacées d'amnésie. Mais elle ne peut remplir ce rôle providentiel que si elle ne se laisse pas étouffer par cette trop grande mémoire. Là, c'est le rôle des Eglises occidentales de nous mettre en garde et de nous inciter à sans cesse retrouver le grand souffle de vie de la tradition.

Heureusement, il y a aussi d'autres courants que ces milieux conservateurs. En septembre dernier, par exemple, pour l'ouverture de leur congrès annuel, les amis du père Alexandre Men – ce prêtre russe assassiné à la hache en 1990 en raison sans doute de ses origines juives – avaient orné la salle d'une grande icône du Christ de saint François d'Assise!

***Quelle est la position du Patriarcat de Moscou face à ces différents courants? D'ici, on a l'impression qu'il est plutôt du côté des conservateurs. Il a fini par excommunier le père Kotchetkov. Il semble avoir pris la même mesure à l'égard d'autres clercs qui contestaient la nouvelle loi sur la liberté religieuse. Il n'a pas réagi à l'autodafé de livres de plusieurs théologiens orthodoxes contemporains comme Alexandre Men, Alexandre Schmemmann et***

*Jean Meyendorff au collège ecclésiastique d'Ekaterinenbourg (Oural) le 5 mai dernier...*

Il est dans une situation extrêmement difficile. Il a très peur d'un schisme. Il est pris entre deux menaces: soit il soutient des réformes et il risque de se retrouver avec un schisme de vieux-croyants, soit il ne les soutient pas et il risque une déperdition de substance, évidemment plus discrète, plus silencieuse, mais grave dans la mesure où beaucoup de jeunes, d'intellectuels considèrent déjà que l'Eglise est une chose exotique, dépassée, qui ne les intéresse pas.

Oui, l'Eglise russe une Eglise divisée. Comment se refera son unité? Nous ne savons pas.

*Face à tous ces blocages et divisions que nous venons d'évoquer, quel est votre sentiment?*

Paradoxalement, je reste optimiste. Pour avoir beaucoup étudié l'histoire de l'Eglise orthodoxe, j'ai l'impression qu'elle est faite d'une succession de morts-résurrections. Je dirais que le thème pascal – tellement central dans l'orthodoxie – est un élément essentiel pour comprendre son histoire. Au XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, quand les croisés prennent Constantinople, latinisent à tours de bras les églises, détruisent l'Empire byzantin, quand parallèlement les chevaliers teutoniques pénètrent d'un côté sur les terres russes et les Mongols de l'autre, on a vraiment l'impression que l'Eglise meurt. Et puis, il y a cet étonnant renouveau de la fin du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècles, un renouveau qui est dû essentiellement à la prière et qui se manifeste notamment par un extraordinaire mouvement monastique en Russie autour de saint Serge de Radonège, une prodigieuse création artistique et iconographique avec des figures comme Andreï Roublev et Théophane le Grec.

On trouve un autre exemple de mort-résurrection au XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors qu'à Constantinople les sultans se jouent absolument des patriarches et que dans les Balkans de nombreux chrétiens se convertissent à l'islam, Pierre le Grand abolit l'indépendance de l'Eglise russe en supprimant le patriarcat qu'il remplace par un synode d'évêques dominé par un haut fonctionnaire civil, Catherine la Grande étouffe les monastères en sécularisant leurs biens et en paralysant leur recrutement. Or, voilà que, là encore, tout va renaître à partir de la prière, de la publication de la *Philocalie* en grec et en slavon, d'un extraordinaire mouvement de paternité spirituelle qui va susciter la renaissance des Eglises orthodoxes au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il en va de même au XX<sup>e</sup> siècle. Il y a eu la tragédie du communisme, il y a maintenant le drame de la sécularisation et le choc avec la modernité, mais je pense que nous allons avoir, petit à petit, un renouveau, une résurrection.

*Quel rôle peuvent ou doivent jouer la «diaspora», les communautés orthodoxes de nos pays, un mouvement comme la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale qui porte ce projet et ce désir d'une Eglise locale?*

Pour ne rien vous cacher, il y a quelques années, j'étais un peu pessimiste. Je me disais: la «diaspora», numériquement, c'est pas grand-chose. Et puis, elle est divisée. Au mieux, cela donne des petits groupes chaleureux autour de leurs paroisses et de leurs prêtres, mais qui ne regardent guère plus loin que le bout de leur nez. Aujourd'hui, certains signes m'amènent à plus d'optimisme, comme par exemple le renouvellement du corps enseignant de l'Institut de théologie orthodoxe de Saint-Serge (Paris), avec l'émergence de jeunes professeurs de grande valeur qui sont des orthodoxes d'origine française. Alors, face à la crise identitaire que traversent les vieux pays orthodoxes, je me dis que malgré son caractère parfois un peu misérable, la «diaspora» a sans doute un rôle à jouer. Un rôle de pont entre l'Orient et l'Occident, d'expression plénière de la catholicité de l'Eglise, de contact œcuménique, de rencontre avec la modernité qu'elle doit assumer et dépasser de l'intérieur, de création dans le domaine de la pensée, de proposition et de mise en œuvre de certaines réformes nécessaires, par exemple sur le plan liturgique.

*Un rôle prophétique, au fond?*

Je crois que nous avons cette énorme responsabilité. J'ai parfois l'impression que l'orthodoxie est un coffre magnifique plein de trésors, coffre sur lequel les membres et représentants de l'orthodoxie traditionnelle sont assis en passant leur temps à se disputer. Notre rôle à nous, membres de la «diaspora», est peut-être de soulever le couvercle pour mettre en valeur et partager toutes les richesses qui s'y trouvent.

Propos recueillis par Maxime Egger

---

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction : Jean TCHEKAN,  
Irène BARBUT, Pierre PONCET

SOP mensuel

SOP + Suppléments

Réalisation : Serge TCHEKAN  
Olga VICTOROFF

France  
Autres pays

200 F  
225 F

400 F  
500 F

Commission paritaire : 56 935  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

c.c.p. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---